

La paix de l'abîme

André Leduc

Number 49, November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43069ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, A. (1988). La paix de l'abîme. *Liaison*, (49), 36–37.

La paix de l'abîme

par André Leduc

Je me souviens confusément que nous avons traversé la rue en courant et que, toujours plus rapide, tu avais pris sur moi au moins cinq mètres d'avance. Tu t'étais retournée en riant pour m'attendre et c'est à ce moment précisément que j'avais entendu les crissements de pneus. La voiture t'avait happée, ton corps comme celui d'une marionnette sans ficelles, bras et jambes contorsionnés dans des positions obscènes, s'était écrasé dans le pare-prise qui éclata devant le visage horrifié du chauffeur. Je m'étais lentement avancé vers le lieu de l'accident; je ne te reconnaissais plus; le sang coulait du capot de la voiture et, dégoulinant sur le pavé, y formait une tache sombre. J'y avais trempé le doigt, incrédule, et me souviens d'avoir pensé « ceci est ton sang ». C'est tout.

Deux jambes, un bras, trois côtes, le bassin, fracassés; les poumons, perforés; les reins, irrécupérables; la cinquième vertèbre, écrasée. Si elle s'en sort, elle ne marchera plus. M'avait dit le médecin sans lever les yeux des radios. Depuis, j'attendais. Que tu me reviennes.

J'ai passé des heures, des journées, des semaines entières accroupi à la fenêtre de ton corps, scru-

tant dans l'ovale pur de ton visage la profonde tristesse d'un regard qui se perdait vers de lointaines mémoires comme les marches éternelles qui s'élèvent du Gange pour gravir on ne sait quels cieux étranges. Je n'y ai trouvé ni la sérénité ni les palais d'une ivresse légère. Je n'y ai même pas trouvé l'effleurement définitif du destin. Non. Il n'y avait là, au fond de ce labyrinthe effrayant, que des cadavres rongés par les flammes sacrées qui, pourrissant au soleil et épluchés de leur chair par des rapaces tombés du ciel, dérivèrent dans le courant brun et infect de tes souvenirs.

Des heures entières, sombres, où je n'entendis que le bruissement des ailes géantes contre la fenêtre, passées là, au pied de ta mort qui ne voulait plus finir. Des journées qui n'en finissaient plus de s'accumuler, une à une, pour enfin m'enfouir, m'acculer au pied du mur, me colant le dos aux frissons blancs du silence, tandis qu'obstinément je m'obligeais à garder le visage face au jour, niant tout et m'accrochant en même temps aux lèvres de la vie, comme un porc poussé à travers la confusion et les hurlements de l'abattoir. Des semaines à ne rien dire, à espérer que ton corps se lèverait enfin, comme on le fait lorsqu'il ne reste plus que ça, que

tu ressusciterais, que la conscience réhabiterait en un souffle tes entrailles.

Non. La brise qui fait s'agiter doucement les broussailles, qui porte les semences à travers les champs, qui sème la vie jusqu'entre les pavés des villes, non, cette brise-là ne soufflait plus. Elle s'était tue. L'immobilité définitive se dessinait sur l'azur dans un grand arc que sillonnaient les rapaces au-dessus des rives de ton corps.

Parfois, je posai les lèvres tout contre ta paume, avide, toujours avide d'y retrouver ce pouls, ces petits rires fous grouillant de vie circulant à toute vitesse contre les parois de ton être, mais je me butais à l'étonnante timidité d'un murmure qui s'évanouissait dans l'incolore, dans le vide. À ces moments, j'espérais l'abîme, comme on espère la paix. Oui, à ces moments, ne pouvant endurer l'immobilité une heure de plus, j'aurais préféré te laisser partir. Mais je ne le faisais pas, l'immobilité est une fixation à laquelle l'on échappe pas si facilement.

Des heures entières à attendre que tu meures enfin, c'est ce qu'il me restait, ça, et cette vision du Gange.

Des journées entières, ce souffle ténu, davantage

Mais tu dérivais toujours un peu plus vers le large, le regard immobile, fixé à un point au-delà...

une succession furtive d'inspirations et d'expirations, l'ombre d'un ressac qui roulait sur ta poitrine comme un murmure humide à tes lèvres. Le lit d'hôpital, la lumière épouvantable qui éclaboussait la chambre, le drap tendu et blanc qui laissait transparaître les formes de ton corps comme le fait une grande voile gonflée et secouée par des bourrasques de vent, la garde qui passait une fois de temps en temps pour t'injecter une drogue qui devait te garder un peu plus longtemps à mes côtés, ancrée à la terre. Mais tu dérivais toujours un peu plus vers le large, le regard immobile, fixé à un point au-delà du plafond comme une main ouverte, suppliante, les veines tendues à rompre, en silence, traversant les nuages. Je ne voulais pas ta mort, mais je voulais que tout ceci cesse enfin.

Ni dieu ni démon. Rien. Seulement ces horribles marches qui s'élevaient de ton regard et ce fleuve brun qui lui-même se perdait à l'infini.

Parfois, je repoussais du doigt la boucle rebelle qui s'acharnait sur ton front, la glissait derrière ton oreille, toujours un peu surpris par l'étrange froid que rencontrait ma main à ton visage. Ni dieu ni démon, seule l'heure immobile et la clarté que les murs réverbéraient.

Nous attendions l'abîme tous les deux, attendions

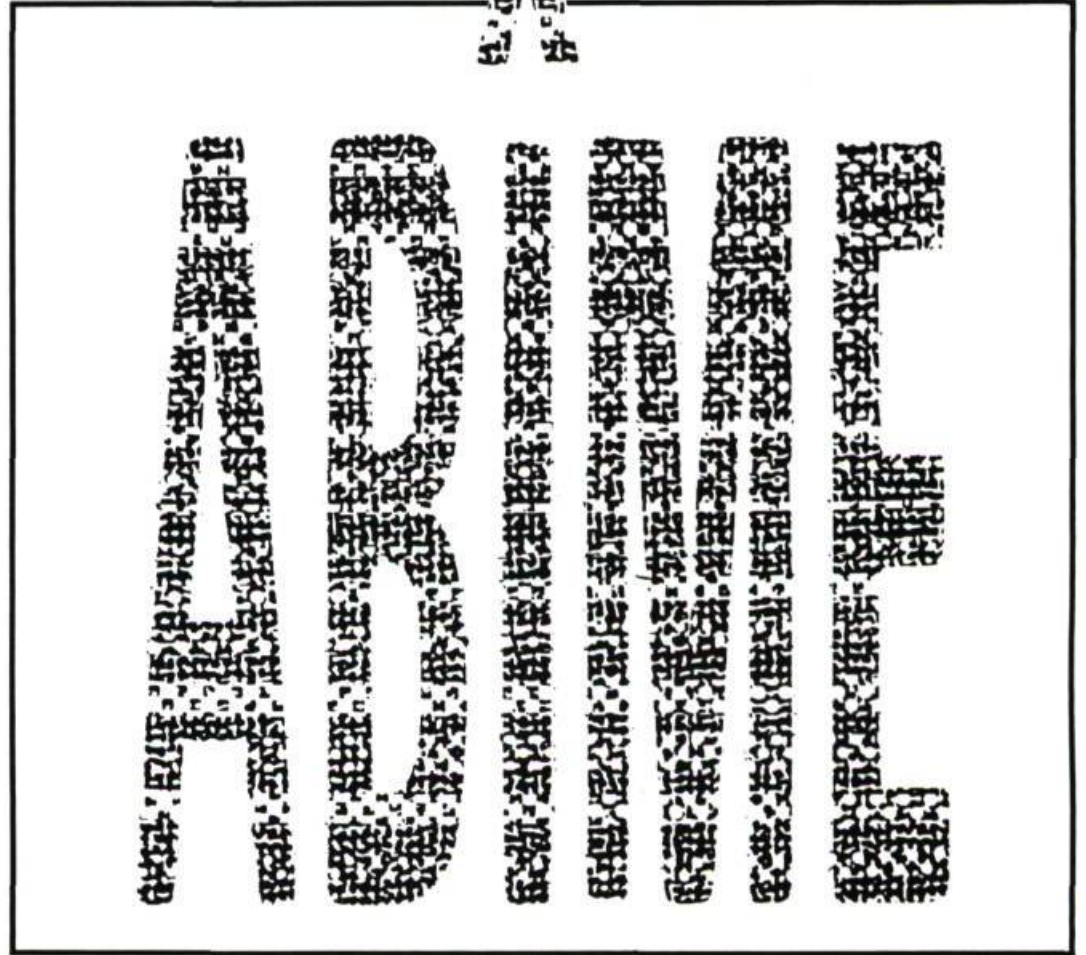
que se couche sur nos corps la douceur des ténèbres, attendions la paix que seule la mort peut délivrer. Ton corps, fatalement, tendait vers un lointain que je ne connaissais pas, traversait les nuages, se perdait là où mène le Gange. Dérivait.

Je ne t'ai pas débranchée, j'ai seulement jeté ton corps aux flammes. Toutes voiles arrachées, ni dieu ni démon, seulement l'immobilité, et le vent.

Pour moi, le Gange commençait ici, aux pieds de ton corps, qui dériverait, embaumé, maquillé, mis en boîte, puis enterré et surmonté d'une petite

inscription : Louise Maillet. 1961-1988. C'est tout. L'au-delà occidental finit dans la terre, il ne va pas plus loin. Le besoin de finalité et de certitude fait que nous enfermons nos morts dans des petites boîtes que nous recouvrons de trois pieds de terre. Ils sont là, nous le savons, nous les visitons et, curieusement, ils sont dans l'impossibilité de revenir. Le mysticisme occidental est rigide, final, sans appel.

Si je t'ai jetée dans le Gange, c'est pour que tu vives, dérives au-delà de l'immobilité que l'Occident méprend pour du mysticisme.



Je n'y ai même pas trouvé l'effleurement définitif du destin.
